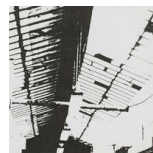


NANNI

BALESTRINI

LECTURE À LA DISPERSION



Les Invisibles

Nanni Balestrini

Ce texte est un transcript d'une discussion et lecture autour du livre *Les Invisibles* de Nanni Balestrini, réédité par les éditions Le Monde à l'envers en 2019. Ce livre est paru en Italie en 1987 sous le titre de *Gli invisibili* et fut traduit en 1992 par Chantal Moiroud et Mario Fusco pour les éditions P.O.L. Cette discussion a eu lieu à la librairie la Dispersion, le 26 octobre 2019.

Les voix : Jonas, Nico, Alice et Gé.

Jonas / Dans *Les Invisibles*, Balestrini fait le récit d'un élan collectif de libération, de manière assez admirable, et aussi de sa répression. Sa répression sur les corps, mais aussi sur les esprits, et par exemple sur la mémoire – détruire une espèce d'élan collectif révolutionnaire en renvoyant les gens à leur individualité, leur responsabilité individuelle, et en détruisant la mémoire collective de ces luttes. Dans le premier chapitre du livre, cette problématique est posée, les membres du mouvement qui sont emprisonnés, et qui sont en train d'aller à leur maxi-procès, enchaînés ensemble. Les maxi-procès ça se passe en Italie, tout le monde est jugé en même temps dans des espèces de stades, et ça a été utilisé ensuite pour la mafia. Et donc ils retrouvent

leurs autres camarades qui étaient dans les prisons pour femmes. Il y a un moment de partage, de retrouvailles où tout ce monde répressif autour d'elles et eux disparaît, et ça s'enchaîne immédiatement avec les sentences et les chefs d'inculpation du juge, des chefs d'inculpation extrêmement individualisants, où X a fait tel geste à tel heure, et Y commis tel acte. Ça décrit bien l'espèce de force collective qui est détruite par une individualisation extrême par la justice, ce qui a un fort impact mental sur les gens . . .

Alice / la petite porte dans notre dos s'ouvre de nouveau et au milieu d'une autre nuée de carabiniers les femmes apparaissent tout en haut elles aussi enchaînées fers aux poignets et on se lève tous et on se précipite et la cage résonne de cris de bonjours de rires et les femmes se sont parfumées et ont mis des vêtements de couleur et foulards de couleur bagues colliers chaînes broches bracelets breloques aux poignets grandes boucles d'oreilles bizarres barrettes dans les cheveux et au milieu de cette cohue les carabiniers s'agitent et hurlent des ordres les chiens grondent menaçants et les flashes des photographies flamboient de nouveau et les journalistes prennent des notes à toute allure et les quelques parents présents gesticulent crient derrière les barrières saluent et d'autres cris d'autres saluts leur répondent

les filles une à une les carabiniers leur retirent la chaîne et enlèvent les fers elles courent vers nous et on court vers elles sur les gradins et on se mêle on s'enlace on s'embrasse dans une mosaïque de voix d'étreintes de baisers la seule chose qui nous intéresse maintenant c'est de pouvoir nous parler d'un tas de choses de tout finalement parler parler le plus longtemps possible pouvoir se toucher se sentir entre hommes et femmes et autour de

nous tout disparaît les chiens les juges tout ce qu'il y a au-delà des barreaux est devenu étranger n'existe plus et les cadeaux d'entremêlent amulettes petits objets tout ce qu'on a pu apporter dans la cage et on échange même des vêtements chemises pulls foulards écharpes

tintements d'une clochette qui vient de la tribune et le président commence à lire bargneux la longue liste des chefs d'accusation celui-ci celui-là accusé de et comme ça comme ça pour avoir et ici et là celui-ci celui-là accusé de et ici et là pour avoir et comme ça et comme ça et en accord avec il lit d'un ton de voix uniforme de manière expéditive précipitée celui-ci celui-là accusé de et comme ça et comme ça pour avoir ici et là il expédie il avale les mots tellement il se dépêche celui-ci celui-là bande armée association de et ici là on ne réussit pas du tout à suivre il finit à la hâte et puis c'est le tour des préliminaires et les avocats sans aucune conviction par pure formalité présentent comme d'habitude les inutiles cas d'exception puis demandent une suspension de séance la cour se retire pour statuer sur les exceptions présentées par la défense et peu après la séance reprend la clochette retentit de nouveau et la cour annonce que bien entendu tous les cas d'exception présentés par la défense sont rejetés la clochette résonne encore les débats sont ouverts et le président déclare les débats ouverts
(*Les Invisibles*, pp. 12-14)

Jonas / Ce processus d'individualisation des problèmes et de la responsabilité qu'on voit dans la répression judiciaire et policière se passe aussi dans le monde du travail. Le mouvement de l'autonomie en Italie est un mouvement de lutte articulé autour de la question du travail, à la base. Que ce soit l'organisation de la classe via l'ouvrier masse au travail puis du refus du travail,

la question de la classe ouvrière est très important. C'est aussi quelque chose qui va être détruit en partie de l'intérieur car les gens n'ont plus envie de travailler, mais aussi par les managers de l'industrie, contre les syndicats et les ouvriers qui luttent, en mettant en place des systèmes de sous-traitance, d'interim. L'unité de la classe, des gens qui travaillaient ensemble dans de énormes usines, est détruite par une organisation du travail fragmentée, dans de petites usines avec beaucoup d'interim et de sous-traitance, donc les gens ne se retrouvent plus derrière la figure de l'ouvrier masse. Voilà c'était juste pour faire un parallèle entre la répression judiciaire et la façon dont le capital a réprimé cette révolte.

Nico / C'est un livre qui a été publié en 1987 en Italie, traduite en 1991 ou 92 en France, et on s'est rendu compte qu'il était épuisé depuis quelques années. On a lu ça à un moment où on était engagé · e · s en politique, contestataires, anarchistes, extra-parlementaires, autour des squats et tout un tas de trucs comme ça. Le livre nous a parlé parce que c'était assez proche à la fois de ce qu'on vivait – même si ça racontait un contexte différent, mais tout un tas de pratiques dans lesquelles on était, on y trouvait une sorte de filiation. Ça nous a fait pas mal de bien, parce qu'on aime à se raconter des récits autour de ce qu'on fait, comprendre d'où ça vient. Même si on est très très très loin d'avoir connu cet aspect répressif, c'était bien de savoir de quelles histoires viennent les choses qu'on fait. (...) Il faut dire aussi que c'est un livre qui d'un point de vue littéraire est vraiment beau. On embarque avec une bande de gens qui se trouvent là, et qui sont emmené · e · s

par l'histoire. Le livre s'appuie très fortement sur des entretiens que l'auteur a mené avec une personne en particulier, Sergio Bianchi. J'ai parlé avec des italiens cet été qui disaient presque que c'était un livre qu'ils avaient co-écrit. Mais le style que Balestrini a insufflé dans le bouquin en fait un vrai morceau de littérature. L'auteur c'est vraiment quelqu'un qui était investi à la fois dans des mouvements d'avant-garde, de recherche littéraire. Il a écrit plusieurs livres de poésie, notamment traduits par Entremonde. Mais il était membre de Potere Operaio, une des organisations de la gauche extra-parlementaire, donc ce n'est pas un travail fait de l'extérieur.



Alice / Je voudrais bien revenir sur bras de fer avec le capitalisme à ce moment là en Italie. C'est pour ça que ça nous intéresse, il y a des pratiques communes mais aussi le capitalisme a été mis à mal pendant cette période. Il y avait des grosses usines, avec des dizaines de milliers d'ouvriers qui partageaient un quotidien commun avec des quartiers d'habitats, des transports en communs, des enfants qui grandissaient ensemble, pleins de problème communs... Ça a été théorisé avec l'ouvrier masse. Et donc le capitalisme a réagit, avec des plus petites unités de productions, ils ont essayés de casser les solidarités concrètes qui existaient entre les gens qui vivaient ensemble. Ça a été théorisé avec l'appellation Reprenons la ville (Repreniamo la cita), c'est des luttes de quartier, des luttes pour le soin, pour soutenir les détenus, car la prison était parfois le seul service public dans un quartier. Ensuite l'État a combattu le travail au noir, et les ouvriers ouvrières qui étaient encore assez puissants, alors l'État est passé à une répression féroce. Et encore là, les luttes dans les prisons ont été politisées. On pouvait y croire, à cette époque, que la révolution était là pour dans pas longtemps.

Gé / Quand on travail sur des présentations comme ça à la Dispersion, on travaille aussi autour du livre. Et on a retrouvé un texte qu'on a transformé en brochure. C'est un récit de l'intérieur, un récit de prisonniers qui ont monté un groupe de rêveurs. Le texte est de Nicola Valentino et s'appelle *Rêves des détenus de la prison spéciale de Palmi*. Alors c'est l'occasion de parler de question de la transmission, et de ce que la répression fait à l'esprit,

et de la mémoire comme lieu de résistance. Mais d'abord, un extrait des Invisibles . . .

j'étais désespéré je savais que je ne reverrais jamais mes archives elles iraient pourrir dans les caves de quelques commissariat ou tribunal elles disparaîtraient comme plus tard disparaîtraient toutes les archives des camarades détruites par eux-mêmes tous les journaux toutes les revues les tracts toute la presse du mouvement détruite disparue tout ça fichu dans des cartons des sacs poubelles en plastiques et brûlé ou jeté dans les décharges des tonnes de documents imprimés l'histoire écrite du mouvement sa mémoire balancée dans les décharges brûlée par la peur de la répression une peur justifiée car il suffisait d'un tract trouvé dans une perquisition pour se prendre quelques années de taule à ce moment là
(Les Invisibles, p. 109)

Alors en 1987, au moment de la sortie du livre Les Invisibles en italien, Nanni Balestrini s'est attelé à une autre entreprise vraiment énorme qui était la rédaction de ce livre là, *La Horde d'Or*, travail de mémoire colossal sur « la grande vague révolutionnaire et créative, politique et existentielle » qui a secoué l'Italie pendant plus de dix ans. Il l'a rédigé avec Primo Moroni, son ami et son camarade qui était libraire à la librairie Calusca à Milan et qui a eu une place centrale dans la construction de la mémoire du mouvement puisqu'il a collecté tous les tracts, les revues et toute la pensée autonome de cette époque. Ils ont fait ça avec d'autres gens, bien sûr, avec les bibliothèques personnelles de plusieurs camarades. Il faut vraiment regarder ce livre si cette période politique vous intéresse. Le livre commence dans les années 1950. Moroni dit que c'est

un « instrument de mémoire ». Et cette question justement, de la mémoire, est très importante dans l'autonomie italienne car la répression s'est concentrée vraiment sur une destruction de cette mémoire, d'où la nécessité de produire une mémoire matérielle, avec les revues, brochures et a posteriori des livres. Balestrini, son travail est important dans ce cadre là, parce qu'il n'a pas vraiment écrit de théorie, mais des romans, de la poésie, ce qui rend la transmission accessible d'une autre manière, et c'est quelque chose qui nous intéresse ici à la librairie. Mais la mémoire, c'est aussi sa propre identité de lutte, et son appartenance au mouvement. Au moment de l'éclatement du mouvement, les militant·e·s ont été poussé à renoncer à cette identité de lutte pour échapper à la répression, et éviter notamment la prison. Il y a eu d'énormes tensions autour de ces questions.

On a parlé avant de Paolo Persichetti, qui a été extradé par la France en 2002, et bien lui disait que « même la mémoire est un crime ». Je voudrais aussi citer Barbara Balzerani, pour qui « la mémoire est un terrain de lutte ». Donc la criminalisation intervenait au-delà des actes, on criminalisait la pensée. Et des gens se sont fait emprisonner pour avoir appartenu, et pour avoir été là.

Pour reprendre les mots de Barbara Balzerani, membre des Brigades Rouges et autrice de *Camarade lune*, « la mémoire est un terrain de lutte », ou comme dira Paolo Persichetti, membre des BR que la France extradé en 2002 : « même la mémoire est un crime ». Donc sous-entendu, que la criminalisation est intervenue au-delà des actes, mais dans le registre même de la pensée. Les

processus de répression étatique mis en place pour anéantir le mouvement ont pris plusieurs formes, mais un de ses piliers a été de s'attaquer à l'histoire en empêchant l'historicisation de vingt années de lutte. Empêcher la mémoire de se construire, empêcher une génération entière de militant.e.s de se raconter, les déposséder de leur parole, des leurs récits, de la possibilité de transmission. Les échanges entre les gens ont été rendu très difficiles, plusieurs sont entrés en clandestinité, d'autres se sont exilé.e.s à l'étranger, ou encore le passage par la prison. Tous ces aspects qui rompent les liens, qui crée de l'isolement. L'État italien s'est concentré sur une réécriture de cette histoire, dans laquelle la violence est instrumentalisée pour décrédibiliser l'ensemble d'un mouvement social d'une ampleur considérable et pour réduire la complexité et la multiplicité des perspectives révolutionnaires à néant. Un récit officiel qui se limite à quelques événements isolés, ultra-violents et menés par des groupuscules, un récit pénal. Voilà ce qu'en dit Balzerani :

Nous n'avions pas compris que c'était fini. Parce que ce mouvement ouvrier, ce mouvement prolétaire qui nous avait fait naître et qui nous avait soutenu, était révolu, et avec lui nous finissions nous aussi, inévitablement. Nous, qui avions été l'expression d'avant-garde de cette figure sociale, ne pouvions que mourir. Mais ce n'était pas facile de clore une expérience politique comme la nôtre. Nous ne pouvions pas dire « Notre histoire s'arrête ici » et rentrer à la maison. Nous avions des centaines de camarades en prison avec des peines très lourdes à purger. Que pouvions-nous faire ? Nous rendre à l'Etat ? Notre affrontement était sans médiation, du type "tout ou rien". La victoire ou la défaite. Et perdre signifiait tout perdre, la partie

toute entière, sans prolongation. Pour ceux qui restaient – et j'étais une des leurs – il était extrêmement difficile de gérer une transition de ce genre. Et en effet elle n'a pas été gérée. Notre faiblesse était politique plus que militaire.
(Barbara Balzerani, entretien, 2017)

Ça, c'est pour celles et ceux encore dehors. Il ne faut pas oublier que la clôture de cette histoire a mis en prison des milliers de personnes. C'est la question des luttes collectives en prison qui nous a touché dans le texte de Nicola Valentino, un militant italien qui a passé 27 ans en prison. Ce texte c'est un récit d'une expérience menée par un « groupe de rêveurs », des prisonniers politiques italiens purgeant une peine à la prison spéciale de Palmi en Calabre, qui se retrouvent pendant plusieurs mois pour se raconter leurs rêves. Ils problématisent le rêve comme un endroit où la répression s'exprime, et décrivent ce que les conditions de détention font à l'esprit, et comment cela s'exprime dans les rêves. Mais le rêve c'est aussi une tentative de fixer ce qui s'échappe, ce qui est tangible, et une possibilité de résistance et de liberté, parce qu'il échappe à la séquestration des écrits que pratique l'institution pénitentiaire. Nicola Valentino, l'auteur de ce texte, a créé pendant sa détention une coopérative éditoriale, dont l'un des buts est d'enquêter sur les ressources nécessaires à la survie des détenus et aux stratégies mises en œuvre pour survivre dans l'univers carcéral.

Alice / Il y a encore plusieurs extraits qu'on pourrait lire, un chapitre assez cool sur le vol et l'auto-réduction, il y a une lettre super déprimante sur comment c'était

dehors, et sinon un passage encore plus déprimant sur la fin, les possibles fins et fuites diverses. Il y aussi la drogue et les sectes et les voyages en Inde. Il y a eu une telle intensité de vie pour toute une génération que revenir à un truc où la moitié de tes potes étaient en prison, bon on devenait assez fou. Beaucoup sont tombé dans l'héroïne, qui est devenue une vraie arme politique.

Nico / La sélection de texte de ce soir est assez déprimante, parce qu'on se pose ces questions de psyché collective et de comment on se crée des imaginaires pour affronter certaines choses, mais le livre est autant enthousiasment que déprimant, ça co-existe tout le temps.

Alice / *maintenant je suis en train d'aller en prison je pense à ce qu'est la prison je ne sais rien de précis j'essaie de fouiller dans ma mémoire de retrouver le peu que j'ai lu dans la presses du mouvement ou les récits de ceux qui y sont allés mais ça ne faisait pas grand-chose pour imaginer ce qui m'attendait on arrive à un feu rouge le chauffeur freine tout près de la voiture j'avise une fille sur son vélo elle a un pied sur la pédale et l'autre appuyé par terre j'aimerais bien moi aussi faire du vélo maintenant hier je m'en serais foutu j'aurais pensé que le vélo c'est pas terrible que c'est même plutôt crevant même et inutile mais aujourd'hui au contraire je trouvais ça extra*



dinuerie

L'impossible pre

histoire d'une crise

sans accord

à hauts risques

vertical, 6

haver bachar 2018

Pensée, parole, lutte. Un souvenir de Nanni Balestrini par Mario Tronti

Nanni Balestrini est mort quelques mois avant la parution de la réédition des Invisibles, le 19 mai 2019. Ce texte a été écrit après son décès et provient du blog des éditions La Tempête.

La figure de Nanni Balestrini résume à elle seule une toute une période historique et culturelle, italienne et européenne. Ce fut le temps des intellectuels militants : dans un climat de luttes des ouvriers et de la jeunesse qui firent époque et qui marquèrent le destin des générations suivantes. Jusqu'à l'épuisement de cet élan de libération sous les coups d'une féroce vengeance systémique. Le cri désespéré de Nanni, dès l'amorce du reflux, que l'on peut lire dans *Les invisibles* (« c'est pas possible que dehors il n'y a plus personne ... où êtes-vous m'entendez-vous je n'entends pas je ne vous entends pas je n'entends plus rien ») caractérisera la suite du temps qui est parvenu avec fatigue jusqu'à nous et qui aujourd'hui encore nous oppresse avec une cruauté accrue.

Et dans *Instructions préliminaires*, la poésie qu'il lut cinquante ans après 68, ce n'est qu'à l'ouverture qu'il repart de ce cri :

*notre monde est en voie de disparition
les crépuscules succèdent aux crépuscules ...
les vieilles certitudes s'en vont
dans une réalité chaotique hostile immense.*

Car à la fin du texte il lance, au contraire, une indication, une instruction, justement, préliminaire :

*contre l'abus la convention l'évacuation de sens
non plus dominants et dominés mais force contre force ...
l'attaque doit être minutieusement préparée
dans une perspective révolutionnaire.*

Voici, après tout ce qui a eu lieu depuis, après les ripostes de l'actualité plus que de l'histoire, que cette figure d'intellectuel militant, qu'incarnait Nanni, n'abjure rien mais confirme, ne se repent point mais approfondit. La persévérance dans la subversion ne s'est pas éteinte, elle a mûri. Sa disparition, comme celle d'autres hommes, peu nombreux, comme lui, confie le témoin à ceux qui viendront. Même si sa présence, absolument originale, ne reviendra pas.

Cette coexistence et cette influence réciproque entre avant-gardes artistiques et avant-gardes politiques ont été un fruit du grand vingtième siècle. Mais Nanni les a exprimées d'une façon qui lui est propre. S'il y a un mot, qui est aussi une action, à même de le caractériser,

il s'agit d'expérimentation : se pencher vers ce qui n'a jamais été tenté, qui vaut la peine d'être approprié, de devenir la matière de sa passion à vivre. Il ne l'a pas fait d'une façon individuelle, mais en impliquant et en poussant les autres à expérimenter ensemble à travers une fonction, qu'il remplissait d'ailleurs extrêmement bien, d'organisateur de la culture. Il concluait ainsi un entretien intense à Gnoli en 2012 :

je me rends bien compte d'avoir eu la chance de vivre deux périodes merveilleuses, celle de l'avant-garde littéraire des années soixante et celle du mouvement des années soixante-dix, des périodes belles, justes, enthousiasmantes, qui me permettent de supporter sans résignation toute la misère qui a suivi.

Sergio Bologna, dans un souvenir de Nanni qu'il a partagé il y a quelque jours, a rapproché avec bonheur les figures de Nanni Balestrini et de Franco Fortini. Fortini est le prophète, ou le censeur, qui parle à la multitude et la rappelle au droit chemin. Balestrini ne fait jamais entendre sa propre voix tant elle se confond avec la multitude, avec des mots dont la sagesse est flamboyante et le savoir tacite. Deux approches très différentes à la relation entre culture, écriture et mouvements. Mais la mise-en-garde est la même : garder toujours en vie et, lorsqu'elle semble morte, raviver cette relation : entre parole et lutte. Nanni n'aura dès lors pas vécu en vain.

Ensemble, complices, sera-t-il encore possible de rêver de réduire les marchands à l'impuissance ?

Barbara Balzerani, *Camarade Lune*, 2017.

LOTTA CONTINUA

Anno III - Numero 12 8 luglio 1971 Quindicinale Una copia L. 100 Sped. Abb. postale gr. 11/70

2° CONVEGNO NAZIONALE

BOLOGNA
PALAZZ. SPORT
24/25 LUGLIO
ORE 10

Edizione abbassati



PRENDIAMOCI LA CITTA'

